



University of
Zurich^{UZH}

URPP Equality of Opportunity

Richesse et pouvoir : les grandes fortunes zurichoises entre 1890 et 1952

*Geoffroy Legentilhomme
Matthieu Leimgruber*

Equality of Opportunity Research Series #35
September 2023





**University of
Zurich^{UZH}**

URPP Equality of Opportunity

URPP Equality of Opportunity Discussion Paper Series No.35, September 2023

Richesse et pouvoir : les grandes fortunes zurichoises entre 1890 et 1952

Geoffroy Legentilhomme
University of Zurich
geoffroy.legentilhomme@uzh.ch

Matthieu Leimgruber
University of Zurich
matthieu.leimgruber@uzh.ch

The University Research Priority Program “Equality of Opportunity” studies economic and social changes that lead to inequality in society, the consequences of such inequalities, and public policies that foster greater equality of opportunity. We combine the expertise of researchers based at the University of Zurich’s Faculty of Arts and Social Sciences, the Faculty of Business, Economics and Informatics, and the Faculty of Law.

Any opinions expressed in this paper are those of the author(s) and not those of the URPP. Research published in this series may include views on policy, but URPP takes no institutional policy positions.

URPP Discussion Papers often represent preliminary work and are circulated to encourage discussion. Citation of such a paper should account for its provisional character.

URPP Equality of Opportunity, University of Zurich, Schoenberggasse 1, 8001 Zurich, Switzerland
info@equality.uzh.ch, www.urpp-equality.uzh.ch

À paraître courant 2024 in : Mach André, Araujo Pedro, Benz Pierre, Debluë Claire-Lise, Legentilhomme Geoffroy, Strelbel Michael (editors), *Élites et pouvoir dans les grandes villes suisses, 1890-2020*, Neuchâtel, Alphil.

La recherche présentée dans cet article a été financée

i) par le projet FNS SINERGIA « local elites » > <https://wp.unil.ch/sinergia-elites/>

ii) par le consortium URPP Equality of Opportunity de l'Université de Zürich > www.urpp-equality.uzh.ch

Richesse et pouvoir : les grandes fortunes zurichoises entre 1890 et 1952

Geoffroy Legentilhomme et Matthieu Leimgruber

Le 31 décembre 1943, l'homme d'affaires Ernst Zollinger-Jenny (1857-1943) meurt et laisse derrière lui une fortune de 1,24 millions de Francs. Un des contribuables les plus riches de la ville de Zurich (en 1900, il occupait le 15^e rang des fortunes), Zollinger-Jenny était une figure en vue, notamment en tant que président du conseil d'administration de la compagnie d'assurances « *La Suisse* ». Son père, l'industriel Heinrich Zollinger-Billeter (1820-1870) possédait déjà en 1859 la sixième plus grande fortune de la ville. Ce patrimoine n'était pas non plus attribuable à une réussite entrepreneuriale : Zollinger-Billeter était en effet le neveu et l'un des héritiers du cotonnier zurichois Heinrich Kunz (1793-1859), le « Roi de la filature », qui laisse à sa mort en 1859 la plus grande fortune de son temps.

Cette trajectoire familiale met en évidence le caractère durable des fortunes, ainsi que le poids du passé et des héritages en la matière. L'étude des grandes fortunes offre une approche complémentaire à l'étude des élites positionnelles. Si les positions de pouvoir peuvent se transmettre au sein des familles par cooptation, de tels mécanismes sont loin d'être automatiques. Par ailleurs, ces deux ressources élitaires – fortunes et positions – renvoient à deux modalités distinctes d'exercice du pouvoir. Si les élites positionnelles exercent une influence par le contrôle – souvent collégial en Suisse – d'institutions clés, le pouvoir que confère la fortune permet à celles et ceux qui en possèdent de promouvoir des causes politiques, artistiques ou philanthropiques. En examinant la composition des grandes fortunes zurichoises, ainsi que les contrastes et similitudes que ce milieu présente avec l'élite au sens positionnel, ce chapitre souligne l'existence d'un cumul d'avantages au sein des élites ou, à l'inverse, met en lumière une fraction moins visible, mais non moins influente, de l'élite urbaine.

Cette étude est rendue possible par le fait que Zurich est l'un des rares cantons disposant de données fiscales publiquement accessibles pour une période étendue. Dans d'autres cantons (par exemple à Genève), de telles sources n'existent pas (par exemple à Genève), ou alors ne sont disponibles que pour des dates antérieures à 1914 (c'est le cas à Bâle). Zurich constitue un terrain idéal pour étudier la

richesse: dès la fin du XIX^e siècle, la ville domine l'économie suisse (voir **Repère 1**) et, en 1945, la seule ville de Zurich abrite plus de millionnaires que les deux cantons de Bâle-Ville et Genève réunis.¹

Tableau 9.1 – Les 40 contribuables zurichois les plus riches

	1890	1909	1939	1952
Observations (n = 160)	40	40	40	40
dont femmes (n = 43) (a)	11	11	8	13
Les grandes fortunes du « top 40 », en millions de francs de l'époque				
Seuil de fortune (i.e. 40 ^e fortune)	1,2	1,7	4,1	6,2
Fortune la plus élevée (i.e. 1 ^{ère} fortune)	4	13	18	158
Contribuable le plus fortuné à la date	Heinrich Bodmer-Trümpfer (1836-1895)	Adolf Tobler-Blumer (1850-1923)	Walter Schoeller-Meyer (1889-1979)	Emil Bührle-Schalk (1890-1956)
Les grandes fortunes du « top 40 », en millions de francs de 2021 (b)				
Seuil de fortune	140	120	150	100
Fortune la plus élevée	430	860	650	2070

Note : L'espace géographique considéré couvre la ville de Zurich dans ses frontières actuelles (après la dernière extension de 1934), ainsi que six communes situées sur les rives orientale (Zollikon, Küsnacht, Erlenbach) et occidentale (Kilchberg, Rüschlikon, Thalwil) du Lac de Zurich.

- (a) Ces 160 observations représentent au total 141 individus. En effet, si 122 individus n'apparaissent qu'à une date, 19 autres apparaissent à au moins deux dates. Pour les femmes, les 43 observations correspondent à 39 individus.
- (b) Pour obtenir les valeurs exprimées en francs de 2021, nous avons rapporté la valeur nominale de la fortune à la date donnée au PIB nominal par habitant de l'époque. Le coefficient ainsi obtenu est ensuite multiplié par le montant du PIB par habitant de 2021. Par exemple, pour faire partie des 40 plus grandes fortunes zurichaises en 1890, il était nécessaire de posséder un patrimoine d'au moins 1,2 millions de francs, soit un montant équivalent à 1 660 fois le PIB par habitant de l'époque (à savoir 736 francs). En 2021, ce seuil de patrimoine représenterait une somme de 140 millions de francs (c'est-à-dire 1 660 x 84 000 francs).

Source : base de données sur les fortunes zurichaises, Université de Zurich.

Encadré 9.1 – Fortune, registres fiscaux et transparence

Notre étude s'appuie sur des registres fiscaux disponibles aux archives cantonales de Zurich. Si l'administration fiscale produisait ces documents sur une base annuelle, seuls des volumes décennaux, couvrant la période 1833-1952, sont aujourd'hui conservés au Staatsarchiv. Ces registres indiquent la date de naissance (et parfois la confession), la profession, l'adresse, le revenu annuel, la fortune, et le montant des impôts payés par chaque contribuable.

Ces registres pouvaient être consultés par les personnes qui en faisaient la demande (pour vérifier par exemple la solvabilité d'un débiteur potentiel). À Zurich, un registre fiscal imprimé avait déjà été publié en 1833. Cette publication devait, selon la justification de l'époque, permettre à « chacun de vérifier si ses concitoyens contribuent selon leur devoir et en conscience au bien commun et si aucun privilège par dissimulation ne prévaut ».

Vers 1900, la publication des registres fiscaux fait débat dans plusieurs cantons suisses. Cette transparence se heurte à l'opposition des milieux bourgeois qui y voient une atteinte à la vie privée et un « un appel à des sentiments humains douteux tels que l'envie et la haine » (Neue Zürcher Nachrichten, 23 mai 1896). À l'initiative du Parti socialiste, cinq registres (complets ou constitués d'extraits) sont publiés entre 1905 et 1931.

Si les débats autour de la question de la publicité des registres baissent d'intensité dans la deuxième moitié du xxe siècle, ils ressurgissent ponctuellement dans différents cantons, comme à Genève en 1984 et 1994. À Zurich,

¹ Selon les statistiques du « sacrifice pour la défense nationale » (*Wehropfer*), impôt prélevé par la Confédération entre 1940 et 1947, la Ville de Zurich compte 370 millionnaires en 1945, contre respectivement 196 et 145 pour les cantons de Bâle-Ville et Genève.

la publication des registres fiscaux a fait l'objet en 2013 d'un postulat de la conseillère municipale socialiste Rebekka Wyler. Cette proposition suscita de vives critiques et fut largement rejetée.

Le présent chapitre se concentre plus précisément sur l'extrême pointe de la hiérarchie des fortunes de la ville de Zurich entre 1890 et 1952. Cet échantillon des 40 contribuables les plus riches, soit 141 individus au total, concentre entre 10 et 15% de la fortune totale. Pour faire partie de ce groupe très exclusif, une personne devait posséder, selon les années, entre 1 et 6 millions de francs de l'époque, des montants qui représentent des sommes atteignant plusieurs *centaines de millions de francs* actuels (voir **Tableau 9.1**).

Ce chapitre est composé de trois sections. La première contraste le monde des grandes fortunes à celui des élites positionnelles urbaines. Nous examinons ensuite les origines sociales et familiales des contribuables les plus riches. La troisième section aborde la question des lieux de résidence des grandes fortunes.

Les liens multiples entre le pouvoir et la fortune

L'élite fortunée se confond-elle avec l'élite positionnelle ? Autrement dit, dans quelle mesure les contribuables les plus riches sont-ils·elles représenté·e·s parmi les dirigeants des grandes entreprises ainsi qu'au sein des élites académiques, culturelles ou politiques ? L'appariement des deux échantillons permet de mettre en évidence le degré de chevauchement entre ces deux catégories.² Parmi les 40 contribuables les plus riches à chaque date, 14 hommes font ainsi partie des élites urbaines en 1890, 19 en 1909, 22 en 1939 et 15 en 1952. Autrement dit, le degré de chevauchement sur la période étudiée atteint environ 40%. Quel est le profil des contribuables formant les 60% restants, c'est-à-dire de celles et ceux qui n'occupent *pas* de positions de direction ou de représentation au sein des grandes entreprises ou des institutions influentes ?

L'étude de ce groupe fait émerger trois profils principaux : des héritières – épouses et filles de contribuables fortunés, faisant ou non partie de l'élite positionnelle –, des « héritiers-rentiers » et des patrons à la tête d'entreprises non-comprises au sein de la base de données des élites suisses.

Les élites positionnelles zurichoises ne comptent quasiment aucune femme sur cette période. Celles-ci, même issues de familles prestigieuses, sont exclues des conseils d'administration et de la sphère politique jusqu'à la fin du XX^e siècle (voir **Chapitres 5 et 6**). La part des femmes parmi les contribuables les plus riches est en revanche significative : elle s'élève à environ un quart de notre échantillon (39 individus sur 141). La plupart sont des veuves (33 sur 39), auxquelles s'ajoutent six femmes célibataires. En raison de leur espérance de vie plus élevée, et du fait qu'en moyenne les femmes épousent des hommes plus âgés, les veuves sont plus nombreuses que les veufs. Les périodes de veuvage peuvent être

² Cet appariement consiste à vérifier si un individu présent dans la base « grandes fortunes » est également présent dans la base « élites locales » *en général*, et non pas à une date de référence en particulier.

relativement longue ; par exemple, 42 ans pour Susanne Escher-Hotz (9^e fortune zurichoise en 1909), la nièce et l'une des héritières du « Roi de la filature » Heinrich Kunz. Les veuves jouent un rôle important en tant que dépositaires de la fortune familiale. Les célibataires sont quant à elles toutes héritières et certaines figurent très jeunes parmi les plus riches contribuables. C'est le cas de Elisabeth Bleuler (1880-1964) qui, à l'âge de 10 ans, à la suite de la mort prématurée de son père Otto Bleuler, planteur de café au Guatemala, occupe le 7^e rang des fortunes en 1890. Ce groupe inclut également des femmes étant demeurées célibataire toute leur vie – à rebours des attentes de leur milieu familial. C'est le cas des sœurs Cécile (1863-1942) et Hélène Rübel (1862-1953) (respectivement 21^e et 22^e en 1939), filles d'August Rübel-Däniker (1838-1896, 48^e en 1890), marchand d'origine allemande ayant fait fortune dans le commerce de la soie aux États-Unis et au Brésil (voir **Illustration 9.1**).

Illustration 9.1 – Une famille fortunée : les Rübel (ca. 1886)



Note : Le négociant August Rübel-Däniker (1827-1892) (à gauche), sa femme Rosalie (1838-1896) (debout) et leurs quatre enfants, de gauche à droite : Hélène (1862-1953), Alexander (1867-1912), Eduard (1876-1960) et Cécile (1863-1942). Marchands-banquiers (August et Alexander), philanthropes (Cécile et Hélène) et *gentleman scientist* (Eduard), les Rübel font partie sans interruption de notre échantillon des 40 plus grandes fortunes zurichoises entre 1890 et 1952.

Source : RÜBEL Felix, « August Rübel : ein Zürcher Seidenstoffhändler in der zweiten Hälfte des 19. Jahrhunderts », Mémoire de Master, Université de Zurich, 2017, p. 66.

Même sans occuper des positions de pouvoir, ces femmes ne sont pas dépourvues de pouvoir et jouissent par exemple d'une certaine liberté dans l'utilisation du capital hérité qu'elles peuvent employer pour promouvoir les causes auxquelles elles sont attachées. Les femmes de la haute bourgeoisie sont souvent actives dans la philanthropie. Les sœurs Rübel lèguent une grande partie de leur patrimoine respectif à des institutions scientifiques. La fortune permet également de défier les conventions de genre propres au milieu et à l'époque. Jolantha Tschudi (1925-2011, 19^e en 1952), fille du fondateur du concessionnaire AMAG, est à la fois pionnière du sport automobile et pilote chevronnée de planeur.

Dans les années 1950, elle mène par ailleurs plusieurs expéditions ethnographiques dans le Sahara algérien.

L'étude de la couche la plus aisée des contribuables fait également apparaître des « héritiers-rentiers », définis ici comme des hommes issus de familles fortunées n'ayant pas d'activités économiques formelles. Cette catégorie compte des médecins, des hauts fonctionnaires, des artistes, ou encore des *gentlemen scientists*. Si ces héritiers ne concourent pas directement à la croissance du patrimoine familial, ils contribuent souvent à associer le nom de leur famille à des activités prestigieuses. Gustav Ott-Däniker (1828-1912, 16^e en 1909), fils de banquier, est artiste peintre. Mécène et grand collectionneur, Hans Conrad Bodmer-Stünzi (1891-1956, 7^e en 1952), fils d'un industriel et négociant de soie, débute à l'âge de 36 ans par curiosité intellectuelle des études de médecine, mais n'exerce cependant jamais cette profession.

Parmi les plus riches contribuables qui n'apparaissent pas au sein des élites positionnelles, figurent enfin des industriels dont les entreprises ne font pas partie des plus grandes compagnies de l'époque. Ces entrepreneurs sont souvent à la tête de sociétés en nom collectif, moins représentées que les grandes sociétés anonymes au sein de la base de données des élites suisses (voir **Annexe**). C'est par exemple le cas de Emil Tobler-Finsler (1810-1898, 2^e en 1890), héritier et directeur de la banque privée Tobler-Stadler, fondée par son père. Tobler-Finsler fait construire en 1853 la somptueuse villa *an der Winkelwiese*, aujourd'hui propriété de la Société zurichoise des beaux-arts. En 1939, le promoteur Stephan à Porta-Kauderer (1868-1947, 18^e en 1939) possède plus de 140 immeubles à Zurich.

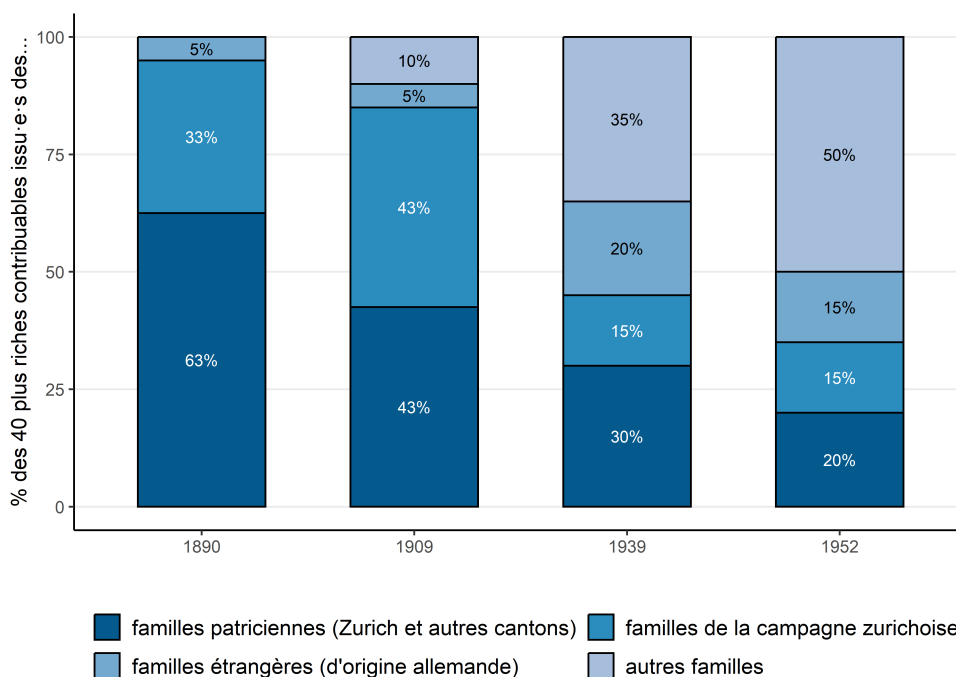
Si une fraction significative des grandes fortunes n'est pas représentée individuellement au sein des élites positionnelles urbaines, cela ne signifie pas pour autant qu'elles n'entretiennent pas de liens. Lorsque l'on considère les millionnaires ayant des liens de parenté directs avec les individus représentés au sein des élites urbaines, le degré de chevauchement entre ces deux populations augmente, et passe à 65% en moyenne sur la période.³ La majorité des femmes fortunées (24 sur 39) sont en effet également les veuves ou les filles d'hommes représentés parmi les élites positionnelles. Un certain nombre d'hommes fortunés (neuf sur les 44 qui ne font pas partie de la base OBELIS/élites locales), mais non-représentés parmi les élites urbaines, ont également des liens familiaux avec ce milieu. C'est le cas par exemple de Fritz Meyer-Fierz (1847-1917), enrichi dans le commerce de tabac en Asie du Sud-Est, et père de Franz Meyer-Stünzi (1889-1962), qui siège quant à lui au sein des comités de direction de plusieurs banques, assurances ou entreprises textiles et préside la Société zurichoise des beaux-arts. Le croisement de ces deux populations met donc en lumière l'étendue de la surface sociale de ces familles, dont l'influence s'exprime à travers de multiples canaux.

³ Nous considérons ici les parents, les enfants, les frères et sœurs et les époux. Si l'on ajoute aux contribuables fortunés déjà présentés parmi les élites urbaines selon un critère positionnel, les contribuables ayant des liens familiaux avec ce groupe, le degré de chevauchement entre élites fortunées et élites positionnelles représente alors 22 individus (sur 40) en 1890, 28 en 1909, 30 en 1939 et 25 en 1952.

Les origines familiales des grandes fortunes

La famille joue un rôle déterminant dans la haute bourgeoisie, au sein de laquelle une logique dynastique guide voire contraint les comportements individuels. Certaines attentes pèsent en effet sur les membres de ces familles. Ces derniers doivent œuvrer à la préservation et à l'accroissement du capital familial, que celui-ci soit symbolique ou monétaire. Cette section examine les origines familiales des plus riches contribuables zurichoises en distinguant quatre catégories. Trois d'entre elles – les familles patriciennes, celles issues de la campagne zurichoise ainsi que quelques familles d'origine allemande – dominent largement notre échantillon jusqu'en 1914 (voir **Graphique 9.1**). À partir de l'entre-deux-guerres, la quatrième catégorie des « autres familles », plus hétérogène et aux contours moins distincts, vient complexifier cette structure. Au vu de l'absence des grandes familles de Winterthour parmi les plus riches contribuables de la ville de Zurich, il est clair que les élites du deuxième centre urbain du canton constituent un monde en soi, qui se structure de manière autonome.

Graphique 9.1 – Les origines familiales des 40 plus contribuables zurichoises les plus riches (en %)



Note : Conformément à la méthode adoptée au **Chapitre 1**, l'appartenance familiale est déterminée sur la base du patronyme. L'origine familiale n'a pas pu être déterminée pour deux individus en 1909 et trois en 1939. Ces cinq cas sont intégrés dans la catégorie « Autres familles ».

Source : base de données des fortunes zurichoises, Université de Zurich

Le **Graphique 9.1** ci-dessus met en évidence le poids considérable des familles patriciennes au sein des millionnaires zurichoises. En 1890, deux tiers de ces contribuables sont issu·e·s de familles patriciennes qui tirent essentiellement leur richesse d'activités liées au textile, en particulier la soie. Ces dynasties, qui règnent également sur le Petit et le Grand conseil de Zurich, conservent jusqu'en 1831 un monopole

légal sur le marché de la soie. Parmi les familles patriciennes qui s'enrichissent ainsi sous l'Ancien Régime, figurent les von Muralt, les Escher et les Bodmer. Ces derniers atteignent le sommet de la hiérarchie des fortunes au début du XIX^e siècle, et y demeurent jusqu'au milieu du XX^e siècle. En 1939, parmi les quinze plus riches contribuables, figurent encore trois Bodmer, descendants directs de Christoph Bodmer (1658-1722), pionnier du commerce de la soie.

Les dynasties patriciennes ne règnent cependant pas seules au sommet de la hiérarchie des fortunes. On trouve à leur côté des familles industrielles et commerçantes issues des campagnes. De 1890 à 1909, ces familles représentent plus d'un tiers de la couche la plus fortunée des contribuables zurichois. Ces familles émergent à partir de 1831, lorsque la nouvelle Constitution institue non seulement l'égalité politique entre citoyens, mais aussi la liberté commerciale. Avec la fin des privilèges dont avaient profité les marchands de la ville de Zurich, ces notables ruraux fondent des maisons de commerce ou des manufactures, en particulier dans la branche textile. Johann Heinrich Fierz-Locher (1813-1877) fonde plusieurs entreprises de commerce de coton qui rencontrent un succès rapide. En 1890, trois de ses proches – sa femme Anna (1827-1903) et ses deux fils Theodor (1851-1903) et Karl (1852-1892) – figurent parmi les 40 plus riches contribuables. Parmi les familles fortunées issues des campagnes, figurent également les Wunderli, les Baumann, les Schwarzenbach (toutes trois actives dans le textile) ou encore les Hürlimann (brasserie).

Si une certaine rivalité de prestige existe entre les familles patriciennes et ces nouvelles élites, cela n'exclut pas les collaborations. Celles-ci s'expriment aussi bien via les conseils d'administration des grandes firmes, au sein desquels sont représentées tant les élites patriciennes que la nouvelle bourgeoisie, que par le biais d'alliances matrimoniales. L'origine patricienne peut constituer un « actif réputationnel » et de prestige, pour autant elle ne représente qu'un élément parmi d'autres susceptibles d'orienter la stratégie matrimoniale des familles. La fortune joue de ce point de vue un rôle de premier plan. Les mariages permettent aux familles fortunées de décupler leur surface financière et d'atténuer la fragmentation de la richesse découlant du partage successoral. En 1917, le mariage d'Annie Abegg (fille du banquier et industriel Karl Abegg-Stockar, 1860-1943, 5^e en 1939) et de Henry Bodmer (frère du médecin évoqué dans la section précédente et fils de l'industriel Hans Conrad Bodmer-Zoelly, 1851-1916, 2^e en 1909) constitue un cas exemplaire de ce type d'alliance. À cette occasion, une famille de l'élite économique de la campagne (les Abegg de Künsnacht) s'unit à une famille du patriciat urbain.

Outre les familles patriciennes et celles issues des campagnes, apparaissent dès la fin du XIX^e siècle quelques contribuables d'origine étrangère, issus de familles allemandes s'étant installées en Suisse après 1848. C'est par exemple le cas de la dynastie des Schoeller, originaire de Prusse. Rudolf Schoeller-Schenkel (1827-1902, 21^e en 1890) s'installe en Suisse en 1867, et y fonde plusieurs filatures de laine peignée. Cette activité forme le socle sur lequel se construit la richesse de la famille, encore représentée à l'extrême pointe des grandes fortunes zurichoises en 1952, par son petit-fils Walter Schoeller-Meyer

(1889-1979, 2^e). Parmi ces familles d'origine allemande, figurent également trois des quatre enfants d'August Rübel-Däniker (Cécile et Hélène, ainsi que leur petit frère Eduard). Si leur frère aîné Alexander disparaît de notre échantillon après 1900, c'est qu'il habite alors à New York, où il fonde une banque privée et établit la branche américaine de la famille (voir **Illustration 9.1**). Ces familles s'intègrent rapidement à la haute bourgeoisie autochtone. Ils fréquentent les mêmes lieux de sociabilité (la *Tonhalle Gesellschaft* ou la *Zürcher Kunstgesellschaft*) et siègent au sein des mêmes conseils d'administration. Ils se mêlent parfois à l'élite locale par le biais d'alliances matrimoniales. Walter Schoeller épouse par exemple la fille du planteur de tabac Fritz Meyer-Fierz (9^e en 1909). Par contraste, notre échantillon ne contient pas de personnes de nationalité étrangère établies à Zurich pour des raisons fiscales. Durant la période étudiée, de tels profils se retrouvent plutôt à Genève ou dans le canton de Vaud, deux pionniers du forfait fiscal pour les étrangers fortunés sans activité lucrative en Suisse.⁴ Le cas d'Edith McCormick-Rockefeller (1872-1932, 14^e en 1920) constitue un cas exceptionnel d'une fortune étrangère « de passage ». Fille cadette de John D. Rockefeller, magnat du pétrole et premier milliardaire de l'ère contemporaine, cette richissime héritière séjourne plusieurs années à Zurich pour suivre une psychothérapie auprès de Carl-Gustav Jung.

Après 1918, le nombre des représentant·e·s des familles patriciennes et des familles des campagnes parmi les contribuables les plus riches diminue fortement. Dans le contexte zurichois, l'opposition ville/campagne perd en effet de sa pertinence au XX^e siècle en tant que grille de compréhension de la structure sociale de l'élite urbaine. Par conséquent, le nombre des « autres familles » augmente de façon significative et représente la moitié de l'échantillon en 1952. Cette catégorie comprend des nouvelles familles zurichoises ne faisant ni partie du patriciat ni des dynasties industrielles des campagnes, comme les frères Ernst et Jakob Schmid, patrons de l'entreprise de roulement à billes SRO (respectivement 9^e et 12^e en 1952), ainsi que des personnes fortunées d'autres cantons, telles que Maria Gnehm (1883-1944, 9^e en 1939), fille unique du co-fondateur de l'entreprise pharmaceutique bâloise Ciba.

Si la part des patricien·ne·s parmi les grandes fortunes tend à décliner, leur présence est encore significative en 1952 (8 sur 40, soit 20%). Cette continuité patricienne au sommet de la hiérarchie des fortunes apparaît plus clairement encore lorsqu'on la contraste avec la diminution de la représentation patricienne parmi les élites positionnelles. Des trois villes étudiées, Zurich est en effet celle où la présence patricienne parmi les détenteurs de positions de pouvoir est la moins marquée (voir **Chapitre 1**). Cette persistance reflète en partie le caractère transmissible de la richesse, par contraste avec les positions de pouvoir qui ne constituent pas des actifs faisant l'objet d'un droit de propriété.

⁴ BALLENEGGER Vivien, « The tax privileges for rich foreigners in the Canton of Vaud, 1840–1959 », in: GUEX Sébastien et BUCLIN Hadrien (éds.), *Tax evasion and tax havens since the nineteenth century*, Cham, Palgrave Macmillan, 2023, pp. 55-72.

Une cartographie de la richesse zurichoise

Nos sources nous permettent aussi d’analyser le déploiement des grandes fortunes dans l’espace urbain. À cette fin, nous utilisons dans cette dernière section un échantillon plus grand, comprenant le 0.1% des contribuables les plus riches, soit plusieurs centaines de millionnaires. Comme le souligne le **Tableau 9.2**, ces derniers ont leur domicile fiscal dans des quartiers très précis du centre-ville, ainsi que dans plusieurs municipalités bordant les rives orientales du lac de Zurich, la fameuse *Goldküste* (voir également **Chapitre 3**).

En 1890, la vieille ville médiévale, quartier où les anciennes maisons des familles patriciennes côtoient encore des rues nettement plus populaires, concentre toujours la moitié des personnes constituant le 0.1% des contribuables les plus fortunés. L’autre moitié est répartie des deux côtés de l’embouchure de la Limmat. Sur le flanc ouest, les rues qui rayonnent à partir de la nouvelle gare d’Enge (construite en 1875) constituent déjà un « quartier de millionnaires » qui sera intégré à la commune de Zurich en 1894. Sur le flanc est, les beaux quartiers proches des quais (*Kreis* 8) et les premières pentes du Zürichberg (*Kreise* 6 et 7) attirent déjà leur lot de grandes fortunes.

Avant 1914, l’accès au Zürichberg, dont les premiers contreforts sont déjà occupés par les sièges de l’École polytechnique et de l’Université de Zurich, est encore difficile d’accès pour les calèches. Alors que la ville de Zurich ne compte que 500 voitures individuelles, l’ouverture d’un tram privé (en 1895), ainsi que deux funiculaires – le Dolderbahn inauguré en 1899 et menant au Grand Hôtel éponyme, ainsi que le Rigibahn construit en 1901 pour desservir des grappes de villas hautes perchées – ouvrent de nouvelles perspectives dont les élites fortunées ne manquent pas de profiter.

Tableau 9.2 – La répartition géographique des contribuables zurichois les plus riches

Quartiers, <i>Kreise</i> et communes suburbaines (en % du total des observations)				
	1890	1909	1939	1952
Vieille ville (<i>Kreis</i> 1)	48	28	7	7
Enge (<i>Kreis</i> 2, embouchure ouest de la Limmat)	21	29	18	13
Riesbach/Seefeld (<i>Kreis</i> 8, embouchure est de la Limmat)	10	18	16	10
Zürichberg (<i>Kreise</i> 6 + 7)	13	21	39	42
Communes suburbaines				
Zollikon – Küsnacht – Erlenbach (rive orientale, <i>Goldküste</i>)	1	2	12	19
Kilchberg – Rüslikon – Thalwil (rive occidentale)	4	3	6	5
Autres localisations	1	2	2	3
Total	100	100	100	100
<i>Nombre d’observations pour chaque date</i>	<i>115</i>	<i>232</i>	<i>366</i>	<i>426</i>

Note : la catégorie « **Autres localisations** » regroupe quelques millionnaires résidant dans d’autres *Kreise* (3 à 5 et 9 à 11) de la Ville de Zurich, les personnes indiquant une résidence à l’étranger, et enfin une poignée d’adresses manquantes.

Source : base de données des grandes fortunes zurichoises, Université de Zurich

Ces dynamiques contribuent à vider la vieille ville. En 1909, on y trouve moins d'un tiers des contribuables les plus fortuné·e·s, au coude à coude avec Enge. Le basculement en direction de l'est de la Limmat (*Kreis* 8), et notamment du Zürichberg (*Kreise* 6 et 7) se confirme. Une génération plus tard, en 1939, le Zürichberg distancie tous les autres quartiers huppés : deux cinquièmes des millionnaires y déclarent un domicile, alors que les beaux quartiers du début du XX^e siècle (Enge et Riesbach) se partagent le reste. L'attrait pour les collines du Zürichberg est facilité par l'explosion de la motorisation : entre 1920 et le début des années 1950, le nombre d'habitant·e·s par véhicule automobile chute de 300 à 17. La topographie de la fortune s'en retrouve durablement transformée.

Illustration 9.2 – « Méfiez-vous du Grand Zurich ! », 1929



Note : Cette affiche de votation dénonce « l'augmentation de la bureaucratie » et « les hausses d'impôts » qui résulteraient de l'incorporation (*Eingemeindung*) des communes suburbaines dans un Grand Zurich dirigé par la majorité de gauche. Cette dernière est représentée par un « guichet municipal » bafouant les libertés à l'aide de « règlements », « interdictions » et autres « dispositions légales ».

Source : Stadtarchiv Zürich, Cote : V.L.1001, Abstimmungen und Wahlen. Eingemeindungsinitiative, 12.05.1929.

Notre échantillon permet de dater l'émergence de ce que journalistes et chroniqueurs décriront dès les années 1970 comme la *Goldküste*. Alors qu'entre 1890 et 1909 à peine 5% des millionnaires zurichois·e·s ont élu domicile dans les communes suburbaines, les rives orientales du Lac de Zurich en accueillent à elles seules 12% en 1939. En 1952, cette part atteint 19% et dépasse des quartiers traditionnels de l'élite argentée comme Enge ou Riesbach. L'attrait des zones suburbaines bordant le Lac de Zurich a une dimension politique et signale le refus de communes riches telles que Kilchberg (ouest) et Zollikon (est) de participer au projet du « Grand Zurich » proposé par la majorité de gauche de la « Zurich Rouge » (1928-1948, voir **Chapitre 6**). En mai 1929, la NZZ salue d'ailleurs « l'esprit d'autonomie et l'indépendance [de ces] petites communes éprises de liberté qui s'opposent à la dictature » de la gauche urbaine zurichoise. Après deux refus en 1929 et 1931 (voir **Illustration 9.2**), Kilchberg

et Zollikon ne se joindront pas à l'élargissement des frontières municipales implémenté en 1934. Cette volonté de maintenir l'autonomie fiscale renforce l'attrait résidentiel des banlieues orientales du bord du lac pour la couche fortunée. De tels liens entre concurrence fiscale et localisation des fortunes résidence des fortunes sont toujours présents en ce début de XXI^e siècle. Sur les rives occidentales du Lac de Zurich, à la frontière avec le canton de Schwyz, des communes à très bas taux d'imposition comme Wollerau constituent désormais une *Diamantküste* caractérisée par la plus haute concentration de millionnaires de Suisse (voir **Chapitre 3**).

La proximité des grandes fortunes est enfin visible au niveau des rues. Au début de la période étudiée, la prestigieuse *Bahnhofstrasse*, principale artère commerçante reliant la gare principale à la *Paradeplatz*, est encore le domicile de plusieurs des plus gros contribuables. Mais déjà avant la Première Guerre mondiale, c'est la *Zollikerstrasse* qui devient la principale « rue des millionnaires ». D'importantes dynasties de banquiers et de soyeux, comme les Bodmer et les Abegg, possèdent sur cette artère qui relie le *Kreis 8* à la commune suburbaine de *Zollikon* de grandes demeures entourées de vastes parcs. C'est aussi à la *Zollikerstrasse* que déménage en 1937, après avoir accumulé son premier million et acquis la nationalité suisse, l'industriel de l'armement Emil Bührle-Schalk (1890-1956). L'ascension sociale de cet immigré allemand, qui sera jusqu'à sa mort en 1956 l'homme le plus riche de Suisse, doit beaucoup aux contacts étroits qu'il tisse avec son voisin, le banquier Franz Meyer-Stünzi, héritier d'une grande fortune coloniale et président de la ZKG (voir **Chapitre 8**).⁵ Cette alliance entre vieil argent et nouvelle richesse fait de Bührle une force avec laquelle il faut compter dans les sphères industrielle, financière et culturelle.

Des sources fiscales aux *rankings* des « plus riches de Suisse »

Malgré le fait que nos données s'arrêtent au début des années 1950, que pouvons-nous dire sur l'évolution des grandes fortunes zurichoises après cette date ? La première liste des « plus riches de Suisse » publiée en 1989 par le magazine *Bilan* offre quelques éléments de réponse à cette question – cela même si ce *ranking* médiatique est peu comparable aux sources fiscales que nous avons mobilisées. Cette première liste regroupant 149 personnes et familles, contient ainsi 51 millionnaires zurichoises, dont la moitié sont des descendant·e·s de personnes ou sont liés à des entreprises figurant dans notre base de données. On y trouve par exemple les deux héritiers de l'industriel Emil Bührle, ou encore l'entrepreneur Ulrich Albers (*1928), héritier de l'empire textile de Walter Schoeller-Meyer. À l'image de l'exemple cité en ouverture de ce chapitre sur l'écho centenaire de l'héritage laissé par le « Roi de la filature » Heinrich Kunz des années 1850, nous pouvons ainsi suivre le fil de plusieurs fortunes accumulées durant la première moitié du XX^e siècle jusqu'à l'orée du troisième millénaire, et cela malgré les transformations profondes qu'ont connu les structures économiques.

⁵ LEIMGRUBER, *Kriegsgeschäfte, Kapital und Kunsthaus*, 2021.

En 2023, plus de la moitié des très grandes fortunes présentées dans la liste *Bilan* sont d'origine étrangère, une évolution qui souligne le rôle plus que centenaire du havre fiscal suisse pour les milliardaires de tous les horizons. Dans le même temps, certaines vieilles familles zurichoises comme les Bodmer, les Syz ou les Abegg, figurent toujours dans le classement, parmi les familles possédant moins de 500 millions de francs. Ces permanences soulignent à nouveau le caractère durable des grandes fortunes et leur rôle clé dans la perpétuation des élites.